

RENAUDOT : « UN SILENCE D'ENVIRON UNE DEMI-HEURE », de Boris Schreiber

### L'Adolescence d'un génie

C'était la gageure de la rentrée. Un énorme pavé imprimé, lui, serré... mais dans lequel, incontestablement, une fois plongé, on se laisse happer avec une sorte de vertige fasciné. Venant après deux autres ouvrages autobiographiques (*Le Lait de la nuit* et *Le Tournesol déchiré*) auxquels l'écrivain fait ici parfois référence, mais évidemment lisible sans aucun problème par qui nouerait ici connaissance avec l'auteur, ce *Silence* très, très bavard est en fait le récit de l'adolescence de l'auteur, Boris Schreiber. Né en 1923 à Berlin de parents juifs polono-russes chassés par la révolution, installé à Paris, enfin, à l'aube de ce Renaudot, dans une semi aisance, rue de la Glacière, inscrit à l'École alsacienne, Stanislas est tenu, par son père, qui importe des produits alimentaires périssables (notamment des dindes hongroises), à une réserve rigoriste, mais il est couvé, adulé, par une mère, Genia, qui le tient pour un génie. Et, en 1936, à treize ans, commence, sur ses conseils, un journal (« diary ») qui s'ouvre sur ces mots : « Voici ce que je pense de Dieu » tout en concoctant sa notice biographique : « Boris Schreiber, 1923. Romancier de génie ». C'est dire l'estime dans lequel se tient ce fils unique, grand créateur de poèmes, beau, de surcroît, mais tout de même handicapé par l'origine de ses parents et féroce désireux de s'intégrer, et de s'imposer. Longtemps très solitaire, il passe ses week-ends avec ses parents à Saint-Chéron, près de Paris, dans une pension de famille accueillant des émigrés. Il se retrouve au lycée Lakanal, où, médiocre en maths, il brille en français, parfois trop, énervant élèves et professeurs. Poussé par sa mère, qui passe ses jeudis avec lui, à entretenir la haute idée qu'il a de lui-même, il écrit à Gide, qui le reçoit, à quinze ans, l'encourage (« Tu es un enfant prodige ») et le congédie d'un baiser sur la bouche.

« Borinka » ne s'intéresse guère au monde extérieur, ni même à sa tante, communiste militante, mère d'un petit bâtard contrefait, qui finit par épouser un apparatchik du parti. Davantage à ses condisciples, jolis garçons aux yeux clairs qui un temps provoquent de premiers émois sensuels (mais ce sont les filles qui ensuite l'emporteront) et à tous ceux qui lui parlent littérature, lui faisant découvrir Rimbaud ou Kafka, auxquels il s'estime supérieur, bien sûr. Ses parents ne voient pas venir la guerre, mais finissent par fuir, à Vichy d'abord, drôle d'idée, puis, nantis d'un passeport de Russes apatrides, et déclarés de religion orthodoxe, à Marseille. Tout au long de ces années d'adolescence, Boris entretiendra le culte de son ego, tout en travaillant pour les Allemands, dans l'organisation Todt. À la Libération, Boris qui n'a cessé d'écrire se retrouve journaliste au quotidien communiste *Rouge Midi*. Puis rentre à Paris où Gide ne le reconnaît pas, et Gallimard refuse son manuscrit (il sera publié pour la première fois chez Denoël, en 1958, mais ce n'est pas dans ce livre).

Le Renaudot d'hier (qui, évidemment, n'est pas le Goncourt, mais tout de même !) met enfin un terme au « silence du ciel », littéraire, bien sûr, dénoncé à la dernière ligne, rageuse, du pavé. Et couronne un livre véritablement étonnant, écrit... à la première personne du pluriel (Boris et moi, d'abord, Boris sans moi, ensuite, quand, pendant la guerre, il nie son identité véritable, Boris tout seul, enfin, quand l'anonymat l'engloutit), qui, en dépit de tout, n'est ni agaçant de nombrilisme ni ennuyeux de méticuleux détails, mais souvent drôle, derrière une violence toute tendue d'orgueil démesuré et de volonté de vaincre l'indifférence et l'oubli (*Le Cherche-Midi*, 179 francs).

COPPERMANN Annie